



LETTRES ANONYMES

Par LE LISEUR

EN LISANT, il y a quelques jours, les détails du chantage Labatt, à Ottawa, je me suis rappelé un drame de ce genre qui mit une des grandes villes d'Algérie dans une agitation intense et aurait pu avoir des conséquences à jamais irréparables, sans l'intelligente enquête menée par un magistrat. Je veux rappeler, ou plutôt analyser cet événement surtout dans le dessein de prouver, une fois de plus, qu'il ne faut accorder que le mépris du silence à toute lettre anonyme. Autrement, on risque de perdre son propre bonheur, de ruiner celui de personnes aimées et de se livrer à des actes qu'une vie entière ne pourrait effacer.

* * *

Pendant un court séjour que M. Pierrey, avocat général, faisait à Paris, il reçut une lettre anonyme à peu près ainsi conçue :

“ Amusez-vous bien à Paris ; je vous assure qu'en votre absence, votre femme ne s'ennuie pas ; elle a trouvé un gai compagnon dans la personne d'un jeune magistrat de vos amis, dont le portrait au crayon est ci-joint ”.

Cette lettre ne lui avait inspiré que du mépris. M. Pierrey avait toute confiance en sa femme qu'il aimait tendrement et dont il était aussi tendrement aimé.

Il eut d'abord la pensée de déchirer la lettre, mais, après réflexion, il la mit dans son portefeuille, avec l'espoir que cette pièce pourrait lui servir pour la recherche du calomniateur.

De retour à Alger, il fut cependant surpris de l'accueil froid que lui fit Mme Pierrey et il prit aussitôt une attitude réservée que sa femme remarqua.

A l'heure du dîner, on se mit à table ; le repas fut silencieux ; quelques paroles furent seulement échangées.

Ce fut Mme Pierrey qui, la première, au dessert, rompit le silence :

— Comment se fait-il, Monsieur, que vous ne parliez pas ? Auriez-vous quelque chose à vous reprocher ?

— J'allais précisément, Madame, vous poser la même question.

— Moi, Monsieur, je n'ai rien à me repro-

cher ; mais pouvez-vous en dire autant ? ajouta-t-elle, en tirant de son sein une lettre qu'elle remit à son mari.

— Oh ! oh ! ajouta celui-ci. Voici également une lettre qui vous concerne, et il lui tendit celle qu'il avait reçue à Paris.

Les deux lettres émanaient de la même personne. Les deux époux, naturellement, se réconcilièrent aussitôt.

M. et Mme Pierrey n'avaient pas été seuls à recevoir des lettres anonymes. Depuis quelques semaines, Alger en était inondé et c'était vainement qu'on en cherchait les auteurs.

Ces lettres contenaient des contes obscènes, illustrés de dessins de même nature. Dans ces contes figuraient des jeunes femmes, des jeunes filles. Une véritable terreur régnait dans la société algérienne.

* * *

Les écrivains et dessinateurs anonymes ne manquaient personne ; le clergé n'était pas épargné, pas plus que le haut commerce, l'administration et l'armée ; la Maréchale de MacMahon, elle-même, avait reçu un dessin infâme.

Parmi les magistrats de l'époque, il y en avait un, M. Giaccobi, conseiller à la Cour d'Appel, qui s'était promis de découvrir les auteurs de ces infamies. Il attendait, pour agir, d'avoir reçu lui-même une lettre anonyme avec dessin, ce qui ne pouvait tarder, ayant épousé, depuis peu de temps, une jeune femme d'une grande beauté, très aimable et peintre distingué. Il n'attendit pas longtemps.

En effet, quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis la plainte déposée au Parquet par M. Pierrey, lorsque M. Giaccobi reçut lui aussi une lettre anonyme avec un dessin obscène.

M. Giaccobi, après l'avoir lue et repliée avec soin, la mit dans le tiroir le mieux fermé de son secrétaire, sans en souffler un mot à qui que ce fût, pas même à Mme Giaccobi, surtout à Mme Giaccobi.

Certain que, à l'exception du coupable et de ses complices, personne ne pouvait savoir s'il avait reçu ou non une lettre anonyme, il fit, comme de coutume, dans un bal qui se donnait alors, le tour des groupes de dames avec les-